

Film

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **31 (1963)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

d'enfant, où toutes les grâces d'une âme se révèlent.

Enfin, Jacques était là !... Et je ne pouvais pas lui parler. Il me fallut rire avec les autres, jouer mon rôle de maître de maison, affecter l'insouciance... On me demanda de lire ma fameuse tragédie parodique et obscène, ce que je fis. Et deux heures passèrent le plus banalement du monde, tandis que mon cœur souffrait de tout ce bruit, de toute cette gaieté, qui le contraignaient au silence.

Je ne pus échanger que quelques paroles avec Jacques au moment du départ, en lui serrant la main.

— Comme vous le savez, me dit-il, je pars pour Paris en permission, mais je vous promets de revenir vous voir dès mon retour. Vous avez ma parole.

Il paraissait détendu et confiant.

Nous nous séparâmes au portail. Je n'avais pas osé le prier de venir seul la prochaine fois... Qu'aurait-il pensé ?

Puis ce fut la longue absence.

à suivre

FILM

deux fois :

UN GOUT DE MIEL

Le cinéma anglais a le grand mérite d'avoir produit ces derniers temps deux excellents films, qui traitent la question de l'homophilie d'une façon courageuse et objective. Nous reproduisons ci-après deux critiques qui se réfèrent au film de Tony Richardson — Un goût de miel — qui a passé récemment chez nous, tout en nous réservant de parler dans le prochain numéro du Cercle de VICTIM, le chef d'œuvre de Basil Dearden, que l'on joue actuellement au Cinéma Apollo à Zurich.

C.W.

Critique du « COMBAT », Paris:

C'est un bon mélodrame anglais qui a le mérite de trancher sur la médiocrité de la production courante. Il est vrai que Tony Richardson ne manque pas dans l'optique britannique, d'une certaine audace. Il s'attaque à des sujets qu'on considère là-bas, comme « tabous ». En France, je crains que ces sujets ne suscitent, parmi les spectateurs — le même intérêt, attachés qu'ils sont à une réalité sociale, à une mentalité spécifiquement anglaises.

Disons-le sans tarder : comme dans « Victim » de Basil Dearden, il s'agit encore une fois d'une certaine peinture de l'homosexualité. Ce n'est pas là l'essentiel du film, mais Richardson s'intéresse beaucoup à l'aventure du jeune héros (Murray Melvin), qu'il situe dans un milieu misérabiliste, sorte de réplique de l'univers du néoréalisme italien. Je sais bien que c'est une gloire du jeune cinéma anglais que d'avoir découvert la banlieue, et les classes inférieures.

Mais tout dépend de ce qu'on en fait. Il y a plusieurs façons de traiter le sujet. Pour ma part, j'ai préféré celle de Karel Reisz dans « Samedi

soir, dimanche matin». C'était plus net, parce que c'était peut-être plus engagé.

Ce qui me gêne chez Richardson, c'est le métier, les ficelles du mélodrame, les conventions du misérabilisme et un certain goût du morbide, je dirais presque du «poisseux».

On retrouve chez Richardson, cette idée que la laideur et l'élément «trouble» paient.

L'expérience du public anglais a stimulé cette tendance naturelle du cinéaste.

J'avoue que — dans ce domaine — je ne puis cacher mon peu d'intérêt pour ce genre de film, auquel je reproche essentiellement son esprit déplaisant, son manque de goût et en fin de compte son hypocrisie. Cela n'atteint jamais la vulgarité d'un Carné, mais cela me hérisse.

D'autant qu'aucun problème n'est traité à fond, et qu'on veut d'abord intriguer et choquer.

Je ne crois pas que le cinéma gagne à s'emparer de sujets épineux lorsque le metteur en scène n'est pas de taille. La cruauté du sujet et des images, ne seront alors que d'appât. Il faut pour maîtriser de pareils sujets une autre subtilité, un autre talent.

Proust ou Julien Green — chacun, il est vrai, dans un domaine différent — ont dit mille fois plus avec beaucoup plus de discrétion.

Le vrai courage ne l'oublions pas, ce n'est pas de se débarrasser de barrières linguistique ou visuelles, mais des vrais préjugés.

Ceux-là, Richardson les a laissés tels qu'il les a trouvés : entiers !

Henry Chaplin

Critique de «FRANCE OBSERVATEUR», Paris

Par bonheur, *Un Goût de miel* n'est pas un film d'auteur. C'est d'abord un film d'acteurs. Le film de deux acteurs : Murray Melvin et Rita Tushingham. Celle-ci a quelque chose de Poil de Carotte : elle est encore une enfant et elle est déjà une femme. A moitié souffreteuse et à moitié clown. Un visage ingrat, une perruque de cheveux noirs et rêches, et d'admirables yeux, que j'imagine verts et striés d'or. Sa pudeur, sa violence, ses moments d'abandon... impossible de prêter des réactions plus justes à cette fille dont la mère est un peu putain et qui se voit condamnée à «vivre sa vie». On tremble alors que Rita Tushingham ne se gâte, qu'elle ne devienne trop vite une seconde Giulietta Masina. Mais ici c'est plutôt à Chaplin qu'elle nous fait penser.

Son partenaire la vaut : c'est Murray Melvin qui fut, je crois, le créateur du rôle à la scène. Et quel rôle ! Celui d'un jeune homosexuel qui trouve dans la compagnie de Rita Tushingham la camaraderie que la société et son «vice» lui refusent. Jamais, il me semble, un tel personnage n'était apparu sur un écran. Il n'a rien, en effet, des homosexuels grotesques dont le cinéma français, à commencer, hélas ! par Carné, est si friand. Mais nous ne nous trouvons pas non plus en présence d'un héros en proie aux affres de la damnation.

Murray Melvin incarne un jeune homme comme les autres, qui essaie de se débrouiller avec ce qu'il est, puisqu'il ne peut être autre chose que ce qu'il est. Entre la fille et lui, nulle conversion : l'un restera homo-

sexuel et l'autre deviendra la mère de l'enfant que lui a fait un marin noir de passage. Mais la période où ils vécurent ensemble, comme «deux sœurs», unis par une étrange tendresse, restera peut-être ce que chacun d'eux aura eu de meilleur. Elle leur laissera dans la bouche comme «un goût de miel». La saveur des sentiments inexplicablement vrais et de cette compréhension dans laquelle deux victimes de la société parviennent à trouver un bonheur passager.

Cette saveur, le film de Shetagh Delaney et de Tony Richardson réussit à nous la faire partager. Dès lors peu importent ses outrances et son paupérisme. A travers le «couple» que forment Rita Tushingham et Murray Melvin *Un Goût de miel* est fidèle aux exigences les plus profondes du *Free Cinema* : ce qu'il nous dit, c'est exactement «l'importance des individus et la signification de la vie quotidienne». *Bernard Dort*



Rudolf Koller, 1828–1905

Peinture (Détail)